

## Faire avec l'espace

Pour une lecture micro-géographique des artefacts du souvenir

*Doing with space: what can be learned from a micro-geographic reading of graves markers*

Emmanuelle Petit

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/3346>

DOI : 10.4000/gc.3346

ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 83-106

ISBN : 978-2-343-07132-9

ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Emmanuelle Petit, « Faire avec l'espace », *Géographie et cultures* [En ligne], 91-92 | 2014, mis en ligne le 05 avril 2016, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/3346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.3346>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2020.

---

# Faire avec l'espace

Pour une lecture micro-géographique des artefacts du souvenir

*Doing with space: what can be learned from a micro-geographic reading of graves markers*

**Emmanuelle Petit**

---

- 1 Dans le champ des sciences humaines et sociales, on reconnaît aujourd'hui à l'objet une fonction active dans l'établissement des relations humaines : les objets contribuent à produire ces relations tout autant qu'ils sont produits par elles. Après avoir longtemps été utilisés comme des « preuves objectives du fait social » (Julien et Rosselin, 2005), les objets, surtout ceux du quotidien, effectuent un net retour dans de nombreuses recherches qui cherchent à comprendre comment ils s'immiscent dans les rapports humains (Blandin, 2002). Ce rôle actif reconnu aux composantes matérielles dans les relations des hommes au monde ne peut laisser indifférents les géographes qui revendiquent « la constitution d'un champ de savoirs critiques où l'espace est reconnu sans ambiguïté ni compromis, comme l'instrument incontournable et puissant de l'activité symbolique : l'étude de la matérialité comme forme avérée de l'existence sociale » (Chivallon, 2003, p. 655).
- 2 C'est l'objectif que se donne cette contribution à partir de l'analyse des récits<sup>1</sup> produits par un ensemble d'acteurs présents à Chamonix (habitants, touristes, et guides de haute montagne) sur, autour et avec un ensemble de stèles funéraires. Celles-ci témoignent d'une manière de rendre visible le souvenir dans de nombreux cimetières des Alpes<sup>2</sup> ayant pour référent l'idée de montagne. À travers ces objets peu travaillés en géographie, il s'agit non seulement de montrer, comme le suggérait Jean Baudrillard (1968), qu'ils n'épuisent pas leur sens dans leur matérialité ou dans leur fonction pratique, mais plus encore que, à la suite d'Antoine Hennion et Bruno Latour (1993, p. 21) ils contribuent à produire les relations humaines tout autant qu'ils sont produits par elles.

## L'objet, opérateur spatial de configurations sociales

- 3 La conception de ces deux auteurs, qui lie des individus et des objets (qu'ils soient matériels ou non), écarte l'idée communément répandue que « le sujet se construit envers et contre l'objet », pour penser au contraire que « le sujet humain se construit avec et par l'objet, dans un incessant aller-retour » (Debray, 2000, p. 22). Sans réfuter l'idée d'une expérience intime des objets, bien au contraire, ils sont ici pensés non pas dans un rapport unique avec un individu, mais comme pris dans des rapports multiples, avec des individus en tant qu'ils sont membres d'un ou plusieurs collectifs. L'objet, ainsi engagé dans les relations sociales, est doté d'une capacité d'action (Lussault, 2009, p. 47) sur les configurations sociales en train de se faire. Les objets sont donc des opérateurs spatiaux qui n'ont jamais fini de signifier et de donner lieu à de nouvelles configurations sociales. Car « les fonctions de l'objet ne s'épuisent pas dans celles qui sont définies *a priori*, par les concepteurs, [...] ils sont investis de fonctions plurielles, voire contradictoires, par les personnes qui les manipulent, qui sont en contact avec eux » (Garabuau-Moussaoui et Desjeux, 2000, p. 15). Une certaine marge de manœuvre existe, laissant la place à l'expression de nouveaux usages et à de nouvelles significations. Les objets sont pris dans l'action tout comme ils sont en action. Appréhender les objets comme de petits fragments d'espace engagés dans l'action peut être un moyen pour montrer à quel point la société se construit *avec* l'espace et non plus seulement *sur* l'espace et encore moins *dans* l'espace. Ainsi, à travers les stèles funéraires, il ne s'agit pas seulement de « comprendre comment [ces] objets participent de la construction de la relation sociale, en face-à-face ou par la construction de normes et de repères sociaux » (Garabuau-Moussaoui et Desjeux, 2000, p. 21) mais aussi de comprendre que ces constructions se font avec l'espace.

## La montagne, des stèles funéraires et des récits pour cerner le *faire avec* l'espace

- 4 Tous les objets ne se valent pas, ou plus précisément, tous ne sont pas équivalents dans l'appréhension de la société, car les individus et les collectifs leur octroient des significations différentes. Il est aujourd'hui établi que la relation des individus aux objets diffère selon le statut qui leur est conféré. Certains semblent avoir une fonction sociale clairement définie pendant que d'autres n'ont officiellement « qu'une » fonction intime. Il n'est pas ici question de classer définitivement les stèles dans l'une ou l'autre de ces catégories, mais plutôt de saisir comment, par l'entremise des stèles funéraires, les guides de haute montagne, les habitants ou les touristes se jouent de l'entre-deux, comment ils *font avec* et opèrent dans différentes configurations sociales au cours du temps ou même simultanément.

## Des stèles funéraires façonnées à l'image de la montagne

- 5 Les stèles sont définies comme des artefacts du souvenir, c'est-à-dire comme des objets fabriqués intentionnellement, occupant un emplacement lui aussi intentionnel, pour matérialiser des souvenirs en les visibilisant. Par leur façonnement, ces artefacts jouent avec l'espace environnant à l'aide d'une multitude de procédés figuratifs qui se combinent à l'infini. Situés dans des contextes où les montagnes sont visibles, les mises

en scène de chacun de ces objets travaillent toutes l'idée de ce contexte. Certaines de ces mises en scène consistent en la reproduction à l'identique, à une différence près, celle de la taille (illustration 1). D'autres jouent avec l'élément même de la représentation, en prélevant un morceau, une partie de la montagne (illustration 2). D'autres encore figurent l'idée de montagne à l'aide d'emblèmes plus ou moins stéréotypés (illustrations 3 et 4).

Illustration 1 – Miniature à l'identique, photogravure du Cervin, cimetière de Zermatt (Valais, Suisse)



Cliché : Emmanuelle Petit, 2010

Illustration 2 – La partie pour le tout, une pièce de granite du massif des Aiguilles Rouges, cimetière du Biollay à Chamonix (Haute-Savoie)



Cliché : Emmanuelle Petit, 1999

Illustration 3 – L'Emblème, sculpture d'un chamois, cimetière de Termignon (Haute-Maurienne)



Cliché : Emmanuelle Petit, 2010

Illustration 4 – L'Emblème, Edelweiss en laiton, cimetière de Bessans (Haute-Maurienne)



Cliché : Emmanuelle Petit, 2010

- 6 Ces procédés, ou au moins une partie d'entre eux, sont ainsi l'expression d'un ancrage spatial qui, cette fois, ne se résume plus à la simple occupation d'un emplacement par l'artefact, mais qui s'exprime à travers la figuration en un même emplacement d'un ou de plusieurs autres emplacements. Un ancrage spatial, qui se joue donc des échelles et de la représentation, qui ramène et associe sur un même artefact une multiplicité d'autres emplacements ou éléments référant à d'autres endroits. De ce fait, l'artefact possède de par son inhérence même un pouvoir de territorialisation des individus. Un objet situé, une fois appréhendé, accaparé, approprié donc artefactualisé, est en effet un révélateur des ramifications matérielles et symboliques des individus. Il structure l'attachement de ces derniers à des espaces plus ou moins proches renvoyant eux-mêmes à des événements passés plus ou moins enfouis ou oubliés et dans lesquels s'inscrivent des personnes plus ou moins intimes partageant des idéaux plus ou moins communs. Si cette lecture de l'ancrage spatial est extrêmement dépendante de la spécificité des mises en scène en question qui rendent particulièrement prégnant l'attachement à un endroit spécifique ou un type d'espace, elle a un réel intérêt heuristique : rendre incontournable l'appréhension des artefacts par l'espace et souligner à quel point ce dernier est intriqué aux dimensions identitaires, mais aussi mémorielles, l'une et l'autre s'auto-généralisant (Candau, 1998).
- 7 Selon les régions, différentes manières de faire sont observées dans les Alpes. Mais aujourd'hui on peut parler de réelle diffusion de ce phénomène puisqu'il se situe aussi

bien dans des hauts lieux de l'alpinisme (Grindelwald, Zermatt, Chamonix...) que dans des villes dites « alpines » (Grenoble par exemple). Ces stèles ne sont pas uniquement réservées à des alpinistes morts en montagne, mais destinées à un public extrêmement varié. À Chamonix, si cette pratique s'est développée pour les nombreux morts en montagne, les alpinistes célèbres (Whymper, Terray, Lachenal, Rebuffat, Herzog), les guides de haute montagne, et aujourd'hui le tout un chacun, reposent aussi sous des pierres plus ou moins brutes. Cet usage devient banal, normal, normatif.

## Des récits produits dans deux types de contextes

- 8 À travers leur façonnement, l'ensemble de ces artefacts du souvenir jouent donc avec l'espace, avec l'environnement dans lequel ils se situent. Ils invitent à prendre au sérieux à la fois la question du façonnement de la matérialité et celle des usages et de la réception en creusant ce *faire avec* l'espace. C'est dans cette optique qu'il paraît judicieux d'approfondir une proposition d'Edward Relph à propos de l'identité spatiale. Deux approches, successives et paradoxalement emboîtées, permettent d'envisager les rapports entre identité et espace à partir du moment où l'artefact est appréhendé en tant que fragment élémentaire d'espace. La première approche s'intéresse à ce que Relph nomme « *the identity of place* », c'est-à-dire l'identité de l'objet ; la seconde « *the identity with place* » s'attache aux processus d'identification des individus aux objets (1980 [1976], p. 46) et nécessite le recours au langage. On défend ici la nécessité de combiner les deux pour étayer cette hypothèse du *faire avec* l'espace et cerner l'ensemble des constructions qui prennent forme autour et avec ces artefacts du souvenir figurant la montagne.
- 9 Afin d'analyser les relations qui s'établissent et se configurent entre des individus et ces artefacts, deux situations d'interactions bien distinctes ont constitué le contexte du recueil de l'ensemble des discours produits sur et avec ces artefacts. La première situation d'interaction vise à cerner la réception de la mise en scène de la montagne sur les monuments funéraires *in situ* auprès des visiteurs du cimetière de Biollay à Chamonix. Au nombre de trente-deux, ces visiteurs rencontrés au cours des étés 1999 et 2000 sont aussi bien des autochtones que des touristes, des montagnards que des citadins, des alpinistes que des néophytes des pratiques sportives de la montagne. Les discours produits sont particulièrement spontanés, car jamais anticipés. L'immersion dans le cimetière semble en effet légitimer ce type d'échanges, qui paraissent en revanche vite curieux pour ne pas dire « déplacés » dans tout autre contexte. Mais cette immersion limite à la fois l'ampleur de la diversité des manières de mettre en scène le souvenir, qui se sont généralement avérées relativement homogènes (au moins dans la manière de mettre en scène la montagne) dans un même cimetière, ainsi que la nature même de l'interaction, les discussions étant souvent relativement courtes. Elle limite aussi le travail de précision sur l'énonciation, les propos n'étant pas enregistrés, mais pris en note soit sur le moment soit après. La deuxième situation d'interaction se déroule au cours de l'hiver 1998-99 avec dix-huit guides de haute montagne de la Compagnie de Chamonix, un choix lié au fait que de nombreuses mises en scène dans le cimetière du Biollay évoquent explicitement la pratique de l'alpinisme, mais aussi le métier de guide. Une stèle leur est d'ailleurs spécifiquement dédiée. Compte tenu de ces pratiques, il semblait indispensable de cerner les liens tissés par ces professionnels et cette manière de travailler la mise en scène du souvenir. Les extraits analysés dans ce texte sont tous des transcriptions d'enregistrement de discours produits à partir d'une

série de photographies jouant le rôle de catalyseurs dans l'interaction. Il s'agit d'une méthode d'entretien pratiquée par des sociologues et des anthropologues dès la fin des années 1960 (Collier, 1967) et utilisée aujourd'hui en géographie (Bigando, 2013). Afin de confronter les guides à cette diversité des manières de travailler la mise en scène de la montagne dans les Alpes, les prises de vue retenues concernent des artefacts distincts, tant du point de vue de leur localisation, de leur façonnement, que de leurs destinataires. La plupart sont aussi intentionnellement « décontextualisées » afin que l'enquête puisse se focaliser sur le façonnement de ces artefacts.

## L'évidence de l'objet en contexte

- 10 Les récits produits *in situ* par des visiteurs habituels ou occasionnels du cimetière du Biollay à Chamonix permettent de mettre en relief l'évidence de l'objet en contexte. Qu'un bon nombre de stèles funéraires fassent référence à l'idée de montagne relève de la normalité puisqu'elles se situent « dans un cimetière de montagne ». Cette position est partagée à la fois par des touristes de passage venus intentionnellement parcourir les allées du cimetière pour s'imprégner de l'histoire locale, par les descendants de Chamoniards se recueillant sur la tombe de leurs ancêtres, ou encore par des habitants ancrés depuis toujours dans cette localité. Au premier abord, les récits produits sur la manière de rendre visible le souvenir des morts paraissent donc relativement banals et uniformes, comme s'il en avait toujours été ainsi, comme « allant de soi » pour reprendre le *taken-for-granted* d'Alfred Schütz (1998 [1942-1966], p. 61-63), ne nécessitant donc aucune véritable justification.
- 11 Et pourtant les monuments funéraires n'ont pas toujours porté la marque de la montagne, comme on a pu le montrer par ailleurs (Petit, 2009). À Chamonix cette pratique a seulement une petite centaine d'années, et s'est véritablement développée après la Seconde Guerre mondiale. Elle est devenue tellement évidente que l'historicité de sa construction est perdue et le plus souvent largement surévaluée.
- 12 Ainsi, à Chamonix, la plupart des touristes et des habitants évoquent, chacun avec leurs propres définitions, les monolithes de granite qui sont tour à tour « rochers », « pierres », « blocs » pour caractériser la spécificité du cimetière. Un touriste déclare :
 

« Ces pierres toutes tordues, c'est des pierres brutes quoi, c'est pour la montagne, c'est comme ça chez eux. »
- 13 Ce « chez eux » constitue un indicateur de la construction identitaire qui se joue dans le cimetière du Biollay autour de cet usage de la pierre plus ou moins brute en guise de stèle funéraire. Cet usage participe à la spécification du lieu, ce que résume bien cette réaction :
 

« On trouve pas ça chez nous ».
- 14 L'utilisation des termes « chez eux », « chez nous » dans ces deux premiers extraits, puis « ici » dans les suivants est intéressante. Les linguistes ont montré comment ces termes, qu'ils nomment des déictiques, constituent un système de repérage relatif qui permet de saisir les positions du locuteur et de ce dont il parle (Mondada, 2000, p. 60-63). André-Frédéric Hoyaux (2003) propose leur analyse en géographie, en montrant comment, à partir de ces indicateurs de positions, les habitants configurent leur propre monde à travers leurs actes d'énonciation. C'est en partie le cas dans les exemples présents. Ces déictiques permettent à chacun, dans l'interaction, de se placer dans l'espace, les uns par rapport aux autres. Ils révèlent ainsi la complexité des

constructions identitaires. Derrière une identité construite de manière générique, partagée par tous, chacun se positionne aussi en tant qu'individu avec son propre placement. Certains s'y incluent donc avec le « chez nous », alors que d'autres s'en détachent avec le « chez eux » ; l'un et l'autre de ces procédés étant un moyen de dire qui l'on est, d'où l'on parle et de prendre position. C'est donc moins la place de l'objet qui donne sens que la relation que chaque individu entretient avec lui, avec la légitimité de son emplacement. Ainsi, cette spécificité qui est systématiquement associée à l'idée de normalité, est assignée à une place, celle du « ici » par opposition à l'anormalité d'un potentiel « ailleurs » :

« Y a pleins de rochers de la montagne, c'est normal ici. »

« Y a une chose qui est différente des autres cimetières ici, c'est qu'y a des grosses pierres, y a des blocs de granite là. Y a qu'en montagne que ça se fait. Oh ben oui, c'est un peu normal, c'est normal, y en a tellement dans les montagnes des belles pierres. »

- 15 Les arguments qui soutiennent l'évidence d'une congruence entre cette manière de faire et un contexte spatial défini comme « montagnard » sont somme toute très proches de la géographie régionale, issue de la géographie vidalienne qui cherchait à révéler l'influence du milieu sur l'homme. Les « matériaux » proposés par la montagne inviteraient en quelque sorte les humains à en disposer pour leur faire jouer le rôle de stèles funéraires. D'ailleurs l'expression d'un touriste, plusieurs fois réitérée, « *c'est le genre du pays* » permet d'établir un parallèle avec les travaux de ces géographes sur les genres de vie, mettant en relief les spécificités de chaque région. Le genre du cimetière, comme le genre de vie, serait l'expression de l'individualité géographique prônée par Paul Vidal de la Blache (Berdoulay, 1995 [1981], p. 224). Et donc, sa nécessité à se différencier. Les pierres chamoniardes faisant office de stèles sont bien la preuve qu'« ici ce n'est pas comme ailleurs ». Des propos qui concordent tout à fait avec les recherches d'Isabelle Mauz qui montrent comment la chasse au chamois est utilisée comme une référence pour asseoir l'idée que « *la montagne, c'est pas comme la plaine* » (2002, p. 278).
- 16 La mise en scène de la montagne sur les stèles participe donc à la distinction de ce cimetière, c'est-à-dire à faire ressortir une certaine forme d'identité à partir d'une série d'objets spatiaux spécifiques. Cela rejoint l'idée selon laquelle « l'identité spatiale est une représentation dotée d'attributs (essentialisés et naturalisés, donc posés en évidence par ceux qui les énoncent et s'en servent, dissimulant du même coup l'artifice de leur élaboration et de leur stabilisation) » (Lussault, 2003, p. 480) ou ne sachant qu'ils se le dissimulent, comme c'est sans doute le cas de nombreux touristes. Non seulement la référence à la montagne est « évidemment » à sa place dans ce cimetière, mais elle fait partie de ces attributs qui lui permettent d'être « naturellement » identifiée, donc de se construire comme spécifique. L'identité spatiale d'un lieu qui a vocation à être « naturelle » doit jouer de la matière et des formes qui rappelleraient donc les contenant et les contenus des montagnes (pics, granite). L'identité spatiale relève alors d'une identité induite par la nature, forme récurrente d'une sorte de possibilisme, se confondant avec un idiome praxéologique en termes d'analyse de l'action humaine ici autour des artefacts.
- 17 Cette capacité qu'ont ces artefacts, par l'intermédiaire de leurs mises en scène, de se jouer ou de jouer avec l'environnement dans lequel ils se situent est intéressante en ce qu'elle montre sans doute une transformation dans les constructions identitaires. Une vision régionaliste semble prendre forme, comme si les régions défendues par Vidal de



la Blache et la géographie classique étaient passées du domaine scientifique au domaine vernaculaire. Établir des liens entre le contexte physique et les constructions humaines ferait aujourd'hui partie d'une sorte de « géographie partagée », non plus par les scientifiques, mais par les individus qui tentent tout à la fois de se différencier et de s'identifier en affichant une appartenance à une région. Des individus qui font, bien entendu, fi des limites administratives de la région, mais qui essentialisent et naturalisent sa matérialité à travers les artefacts.

- 18 La montagne tiendrait alors le rôle de référent géographique principal de l'identité, comme si, à l'inverse de la proposition de Mathis Stock suggérant leur multiplicité (2006, p. 146-147), il n'y en avait qu'un seul englobant et prenant l'ascendant sur toutes les formes que peut prendre l'identité. La congruence entre un contexte défini comme montagnard et la mise en scène apparaît alors totale.

## Se placer tout en plaçant

- 19 La deuxième situation d'interaction, construite avec les guides de haute montagne autour d'une série de photographies, permet de dévoiler un autre aspect de la relation aux artefacts. Ces photographies présentent tour à tour différents types de stèles, variant les manières de façonner la référence à l'idée de montagne. Les prises de vue sont volontairement centrées de façon très rapprochée sur l'objet pour que les inscriptions soient lisibles, à l'inverse des indicateurs concernant leur localisation géographique qui ne sont ni systématiquement visibles, ni forcément très explicites. Il s'agissait de confronter les guides à des manières de mettre en scène le souvenir qu'ils ne connaissaient *a priori* pas, puisque dans la vallée de la Haute-Arve les pratiques sont relativement uniformes, donc à capter leur attention sur la mise en scène et pas sur l'entour.
- 20 Ces récits tendent à montrer qu'au-delà d'une lecture simpliste et déterministe des manières de mettre en scène le souvenir produit *in situ*, la connaissance du contexte – tant spatial que social – est indispensable à la compréhension du façonnement des artefacts et à leur mise en récit. Leur hétérogénéité révèle la diversité des jeux de positionnement et la pluralité des constructions identitaires et mémorielles qui prennent forme avec ces artefacts.

## L'artefact incertain ou l'impossible récit

Illustration 5 – Première photographie présentée aux guides de haute montagne, une pierre érigée en tête du secteur des alpinistes, cimetière du Biollay, Chamonix



Cliché : Emmanuelle Petit, 1998

« À vous tous alpinistes  
 Ivres d'espace de vie et de lumière  
 Qui n'êtes pas revenus de la haute montagne  
 Ces simples signes fixés dans la pierre  
 Veulent garder fidèles la trace de votre mémoire  
 "Père ! Dans tes bras tendres ces gisants recueillis  
 Père ! Dans tes bras tendres cette moisson murie..."  
 Samivel »

- 21 De façon explicite « *c'est où ça ?* » ou de façon plus détournée, prise dans l'ensemble du récit, « *... mais j'aimerais bien savoir où ça se trouve, et ce qu'y a autour...* », les guides s'interrogent d'emblée sur la situation du monument auquel ils sont confrontés. Pour construire un discours, une « prise » est nécessaire : la mise en scène ne semble pas suffisante. Cette demande, formulée de façon tout à fait imprévue dès la présentation de cette première photographie, revient quasi systématiquement dès que le défunt n'est pas reconnu. Cette photographie avait été pensée, au contraire, comme une prise potentielle : elle ne nomme pas explicitement un défunt, mais l'ensemble des alpinistes ; elle se situe à Chamonix, dans la partie haute du cimetière du Biollay dédiée aux alpinistes morts en montagne, un cimetière qu'ils fréquentent par la force des choses<sup>3</sup> ; et selon le quotidien régional, le *Dauphiné Libéré*, elle a été inaugurée le 15 août 1987. Une journée spécifique marquant un temps d'arrêt dans la saison de tous les guides de la Compagnie qui rendent hommage à leurs plus fidèles clients et qui débute toutes les années par le même rituel : un temps de recueillement devant le caveau dédié aux guides morts dans l'exercice de leurs fonctions qui se trouve dans le demi-cercle central de ce même cimetière.

22 L'importance de la saisie de la localisation est alors d'autant plus fondamentale qu'elle semble permettre de rétablir le statut même de l'artefact et de sa mise en scène. En effet, quelques guides en arrivent à se questionner sur la nature des artefacts auxquels ils se trouvent confrontés le temps de notre rencontre. Ils proposent alors de nombreuses hypothèses pour tenter de rétablir le statut incertain de cet artefact déroutant.

« C'est quoi ? C'est Samivel qui a écrit ça. Je ne sais pas que vous dire. C'est un... c'est quelque chose... C'est anonyme. C'est un monument, que j'vois pas trop où on pourrait mettre ça. Il est mis où là d'ailleurs ? J'sais pas. »

23 Ce guide est bien ici à la recherche d'un statut pour pouvoir le commenter. Et on comprend bien que la localisation lui manque pour cerner à quoi et à qui fait référence cet artefact. La signature du texte de Samivel est remarquée, mais n'ôte en rien l'ambiguïté de cette pierre visiblement intentionnellement taillée, sans réel statut, donc sans place. « *J'vois pas trop où on pourrait mettre ça* », comme si les difficultés d'appréhension de cet artefact, ce « ça », étaient liées à l'indétermination de sa localisation. La précision qui précède « *c'est anonyme* » est intéressante car elle laisse penser que ce guide, pour lui attribuer un statut, recherche un nom et des dates, tels qu'ils sont inscrits sur la plupart des monuments funéraires dans les cimetières. Cette mise en scène n'en dispose pas, le destinataire de cette mise en scène n'est pas clairement établi. Pourtant, l'association d'un destinataire avec l'emplacement semble nécessaire pour comprendre la mise en scène et légitimer cette manière de faire. Dans ce cas, le statut de l'artefact posant problème, l'aspect de montagne de cet artefact, avec les sommets taillés dans le granite, n'est même pas évoqué. Car, avant de pouvoir réfléchir à la manière dont le souvenir est mis en scène, ce guide a besoin de cerner cet objet en lui attribuant une place. S'agit-il d'un monument situé sur une place publique ou d'un monument funéraire ? C'est ce qu'il tente, dans un premier temps, de déterminer via l'emplacement « invisible » et le destinataire « anonyme ». Étant dans l'expectative, il ne peut aller plus loin dans son commentaire à cet instant de l'échange.

24 Cette quête du contexte spatial s'exprime aussi d'une autre façon. La forme même de l'artefact peut aussi entrer en ligne de compte pour lui octroyer un statut. Ainsi, cet extrait du récit d'un jeune guide, découvrant la photographie de la stèle dédiée aux alpinistes morts en montagne :

« - C'est la première fois que je vois ça, dit. Ben... Déjà j'aimerais bien savoir où c'est et ce qu'y a autour. À mon avis c'est pas loin d'ici.

- Pourquoi ?

- Non j'sais pas, c'était Samivel. Il était souvent par ici et "à vous tous alpinistes" euh bon c'est, c'est quelque chose qui aurait bien sa place dans une vallée comme ici quoi.

- Et à cause de quoi ça aurait sa place ?

- À cause de toute l'histoire et de tous les morts qu'y a eu quoi. [il marque une pause et se met à suivre avec un doigt les contours supérieurs de la pierre].

- La forme elle t'évoque quelque chose de particulier ?

- Ben j'cherche justement ! C'est la première chose que j'ai pensé quand j'ai vu, quand j'ai vu ce... Ça évoque sûrement quelque chose de précis, mais moi ça m'évoque rien quoi. Spontanément j'me suis dit tiens ça, ça ressemble à quoi ? »

25 Ce guide, comme les autres, tente de lever les mystères de cet artefact auquel il est confronté. Comme les autres, il s'interroge sur sa localisation et émet des hypothèses pour l'assigner à un emplacement précis. Notons au passage qu'il ne nomme pas cet artefact, qui reste au stade de « ce... ». Cette indétermination illustre la difficulté à lui

octroyer un statut. Le destinataire et la localisation de cet artefact étant hypothétiques, la recherche d'une correspondance entre ces sommets sculptés dans la pierre et une « vraie » chaîne de montagne participe bien des processus d'assignation à un emplacement. La formulation explicite de cette recherche – spontanée et immédiate – d'une correspondance entre un espace particulier et sa représentation est intéressante en tant que telle, même si dans ce cas précis elle n'aboutit pas. Elle est même d'autant plus intéressante qu'il s'agit de la première photographie présentée.

- 26 À l'instar de ces quelques extraits, de nombreux récits produits avec cette première photographie montrent à quel point extraire l'artefact de son environnement spatial au sens large est déroutant pour l'enquêté, l'empêchant de contextualiser son propre discours, de prendre position à travers la désignation sociale qu'il permettrait. Si l'énonciation a pu paraître simple et évidente à l'intérieur même du cimetière, la distance mise entre l'artefact et son contexte par la prise de vue de la photographie la rend en partie impossible. L'identification nécessite donc une réelle prise spatiale permettant de « réinventer » le contexte de production de l'artefact afin de lui octroyer une signification. C'est d'ailleurs ce que cet autre guide énonce après la lecture de l'épithaphe : « *Cette stèle aurait sa place dans le parc de la Vanoise parce qu'il [Samivel] a été l'un des promoteurs du parc de la Vanoise. Il a écrit les dix commandements...* ». Il assigne spontanément cet artefact à un emplacement en désignant le parc de la Vanoise. Trois d'entre eux se saisissent d'ailleurs d'un autre type de prise, la seule vraiment à disposition en orientant le récit autour de l'auteur du texte. « *C'est de Samivel, donc déjà quelque part ça me touche vu que c'est de Samivel* », mais au détriment de l'artefact « *la pierre par contre, ça représente pas grand chose pour moi* ». Si l'identification est ici minimale, c'est un ancien guide qui pousse le plus loin, en se plaçant à son tour, tout en restant obnubilé par la quête du lieu.

« – Le texte est très puissant. Vous l'avez trouvé ici à Chamonix ça ?

– Je vous laisse réagir et ensuite je vous dis d'où ça vient.

– Oh je sais... je... J'essaie de trouver. Je sais pas à qui c'est destiné, voyez. Samivel était un grand alpiniste, c'était un silencieux, il vous aurait certainement pas dit tout ce que je vous ai dit. J'ai pris des repas à côté de Samivel. Et il parlait pas beaucoup, et pourtant il écrivait bien. Il parlait pas et il était très curieux parce qu'il faisait des dessins humoristiques qui étaient extraordinaires [...].

Bon je donne ma..., je dis c'est pas à Chamonix ça. Si c'est à Chamonix ? »

- 27 Ces récits, perturbés pour la plupart par trop d'incertitudes, montrent à quel point la matérialisation à travers l'édification d'un monument, aussi spécifique soit-il, n'est pas le garant d'une mémoire partagée. Il faut justement pouvoir *faire avec*, ce que les guides sont dans ce cas incapables de faire, faute d'éléments permettant de lui octroyer le moindre statut, ni du point de vue de sa localisation, de sa vocation ou de son destinataire. Exception faite de ce dernier guide qui a personnellement connu Samivel, ce monument – n'étant pas mis en place – ne peut pas jouer son rôle d'opérateur des constructions mémorielles et identitaires portant un collectif. Les guides semblent avoir collectivement oublié. Les plus jeunes n'ont sans doute jamais su. Les constructions sémantiques qui se sont effectuées autour et avec cet artefact n'ont pas réussi à se cristalliser en un seul et unique récit traversant le temps. Cette pierre, érigée par la famille d'un jeune guide et professeur à l'ENSA (École Nationale de Ski et d'Alpinisme) disparu en montagne en 1984, et pour qui elle représente sans doute le cénotaphe souvent indispensable pour entamer le difficile deuil d'un corps absent, reste dans le secret de son inscription.

## La prolixité des récits : l'artefact en place, l'artefact plaçant

Illustration 6 – Deuxième photographie présentée aux guides de haute montagne, le monument funéraire de Pierre Gaspard, cimetière de Saint-Christophe-en-Oisans



Cliché : Emmanuelle Petit, 1998

« Pierre Gaspard  
 [1834 ; † 1915]  
 À la mémoire du Vainqueur de la Meije, 16 août 877  
 Club Alpin Français, section Isère  
 Avec le concours de la Société des Touristes du Dauphiné  
 D'alpinistes français et de membres de l'Alpine Club 1927 »  
 « À la mémoire de  
 Emmanuel Boileau de Castelnau  
 Et de  
 Pierre Gaspard, Guide  
 Vainqueurs de la Meije,  
 16 août 1877 »

- 28 À la différence de la première photographie, le choix de la seconde s'est avéré constituer une véritable « prise ». La reconnaissance immédiate de l'artefact rassure les guides, ils ne se sentent plus mis en danger, mais au contraire *en place* pour partager ce que cette stèle leur évoque, ce à quoi ils l'associent. Car Gaspard, c'est bien l'un des leurs, même s'il se trouve en Oisans à une bonne centaine de kilomètres de Chamonix à vol d'oiseau ! Le récit prend ainsi forme, à la fois sur un registre mémoriel et un registre identitaire.

« Ah, celle-là, c'est à Saint-Christophe ! C'est la tombe de Gaspard. Ben déjà le lointain passé. C'est assez... c'est relatif. Bon elle est, à la limite, elle évoque pas une lignée, mais une sorte de... si en quelque sorte une lignée de guides qui ressemble

plus aux guides qu'y a maintenant. En l'occurrence là, c'étaient des guides vraiment montagnards, paysans et tout ça, qui allaient en montagne, plus souvent à la limite peut-être par labeur que par plaisir quoi. Et euh... ça, ça évoque cette histoire-là des montagnards et des guides avant, et tout ça quoi. »

- 29 La simple vision de cette photographie déclenche des récits qui dépassent l'artefact en lui-même. En cela, il est bien porteur d'une mémoire. La stèle, érigée en 1927, à l'initiative du Club Alpin Français, et avec le concours de la Société des Touristes du Dauphiné, des alpinistes français et des membres de l'Alpine Club, en l'honneur de Pierre Gaspard décédé douze ans plus tôt, renvoie à l'histoire des montagnards et des paysans devenant guides pour améliorer leur dur quotidien.
- 30 Tous s'arrêtent sur la forme du monument, sans pour autant être concordants. C'est en effet dans ce cas précis que ce mimétisme a été le plus souvent exprimé, avec néanmoins des divergences notables qui prouvent à quel point l'équivalence directe et univoque entre une forme et une signification ne fonctionne pas.
- 31 Quand l'un déclare, « *ils ont voulu imiter la Meije, mais ça ressemble pas beaucoup !* » ; d'autres, au contraire, voient même la représentation de l'une des difficultés techniques de cette ascension.
- « Gaspard de la Meije, c'est ça ? Il retransmet forcément l'époque, hein. C'est la signature d'une époque. Le monument en lui-même, la forme du monument est assez belle, là, le granite qui est... euh qui peut symboliser la Meije, la Brèche, le machin, le petit dièdre qu'on passe, qu'on passe là [en montrant sur la photo l'endroit précis] c'est ça, c'est bien ça. »
- 32 Particulièrement visible, le piolet fait l'objet de nombreux commentaires. *Là il est légitime que le piolet y soit, 'fin il est logique qu'il y soit parce que c'est Gaspard !* »
- 33 Formulation lapidaire mais efficace, qui prouve à quel point la place tenue par ce personnage permet de légitimer le recours à ce type d'attribut, même en dehors du contexte chamoniard. Les discours des guides ne restreignent donc pas cette manière de faire référence à la montagne au contexte dans lequel ils vivent. Être érigé en héros ou, plus modestement, être considéré comme ayant marqué son temps par un collectif, ici les guides de la Compagnie de Chamonix, constitue une modalité de légitimation à la fois de la spécificité des attributs de la mise en scène, mais aussi de la localisation de cette mise en scène dans un tout autre contexte, à l'évidence lié ici à l'histoire de l'alpinisme. Il y aurait correspondance entre l'emplacement et la désignation sociale qu'ils lui attribuent.
- 34 Par ailleurs, l'utilisation de termes techniques « le petit dièdre » comme la mise en évidence des connaissances historiques sur le développement de l'alpinisme est un moyen pour les guides de se mettre en place par rapport à l'enquêtrice, place que la photographie précédente avait plutôt participé à fragiliser. Ils sont sur leur terrain et à même de placer Gaspard. Et inversement en plaçant Gaspard, ils assurent leur propre désignation sociale à travers l'identification à leur statut partagé de guide.
- 35 Le discours de cet autre guide explicite bien cette place et les enjeux de la mise en scène de la mémoire de ce guide-paysan de Saint-Christophe-en-Oisans qui a réalisé en compagnie de Boileau de Castelnau, un baron alpiniste français, la première ascension de la Meije le 16 août 1877, l'une des dernières grandes difficultés des Alpes.
- « C'est vrai que Gaspard c'était un guide, comme on pouvait l'être à l'époque, paysan. Et son activité de guide, c'est celle qui l'a hissé à un statut social autre, différent, ce qui n'était le cas que pour quelques figures. [...] Donc, on a représenté la montagne pour lui sur sa tombe. Une sorte de sacre, le sacre étant consommé par

le fait qu'un homme, Pierre Gaspard, peut-être d'origine tellement modeste qu'il porte un nom de famille qui est un prénom, comme on baptisait les enfants trouvés à une certaine époque, est enterré à côté rien moins que Monsieur Boileau de Castelnau [un baron]. J'veux dire c'est, c'est une sorte d'apothéose. »

- 36 Pour ce guide, la mise en scène de cette stèle condense l'exceptionnalité de la vie de cet homme. Gaspard est décrit comme un réel « acteur » de sa destinée au sens d'Alain Touraine. « L'acteur n'est pas celui qui agit conformément à la place qu'il occupe dans l'organisation sociale, mais celui qui modifie l'environnement matériel et surtout social dans lequel il est placé » (Touraine, 1992, p.242-243). Gaspard a su innover, entreprendre, faire autre chose que ce que lui réservait à la fois sa famille et son lieu de vie. En réussissant la première ascension de la Meije, ce paysan de Saint-Christophe-en-Oisans a marqué l'histoire de l'alpinisme en conduisant son client français jusqu'au sommet, devenant ainsi pleinement guide. Une double première en quelque sorte puisqu'à l'époque la plupart des grandes premières se sont déroulées à l'initiative d'alpinistes britanniques, mettant au deuxième plan le rôle joué par les guides. Reposer avec *Monsieur Boileau de Castelnau* constitue la preuve de ce changement de place.
- 37 En parlant des mises en scène dédiées à ces figures, les guides légitiment donc la référence à l'idée de montagne, incontournable et évidente pour des hommes dont le nom est rattaché à l'histoire de l'alpinisme. Mais ils se positionnent eux aussi dans ce monde, et énoncent alors comment ils conçoivent la mise en scène de leur propre place. On retrouve là encore un jeu de places : en parlant de la place des autres, on parle aussi et avant tout de la sienne.
- 38 Ces différents récits mettent bien en évidence l'ancrage possible de la mémoire collective dans des matérialités et le rôle qu'elles peuvent tenir dans la transmission de cette mémoire en déclenchant le récit tout simplement parce que les registres identitaires et mémoriels sont convergents. Un rôle que cette stèle peut jouer parce qu'elle est *en place* pour un collectif, ici la Compagnie des guides de Chamonix et donc en retour opératrice d'autres formes de placements parce qu'ils sont en capacité de *faire avec*. À travers ses multiples récits, cette stèle joue véritablement un rôle d'opérateur spatial des constructions identitaires : placer tout en se plaçant à la fois dans un collectif, celui de guide, et au plus profond de soi.

### **La cohabitation de récits divergents : l'artefact placé, déplacé, plaçant**

Illustration 7 – Troisième photographie présentée aux guides de haute montagne, une stèle du cimetière Saint Roch à Grenoble



Cliché : Emmanuelle Petit, 1998

- 39 À la vue de cette troisième photographie, plusieurs guides, les plus âgés pour la plupart, constatent la présence de l'immeuble en arrière-plan. Le plus souvent, ils ne cherchent même pas à localiser plus précisément le monument funéraire. Catégoriser la stèle dans un « environnement urbain » semble suffire à leur analyse, qui concorde avec l'évidence énoncée au sein même des cimetières.

« La pierre serait pas trop mal [...] 'fin on se demande un peu ce que cette pierre fait là au milieu. Oui parce que j'ai l'impression que le restant c'est tout des tombes assez classiques, oui. Puis y a cet immeuble-là. À mon avis elle est un peu déplacée dans ce cimetière. »

« J'ai l'impression que c'est du marbre. C'est... c'est trop cossu quoi. En plus ça s'intègre pas du tout dans le cadre. Là c'est cimetière de ville. Ça, ça va encore moins bien dans le contexte. »

- 40 Ces extraits confortent tous deux l'idée d'une interdépendance entre les mises en scène du souvenir faisant référence à la montagne et leur localisation. En effet, ces guides ne considèrent pas cette stèle, dont la forme « avec ces trois triangles, donne l'impression qu'on a voulu faire une montagne », comme étant à sa place dans un contexte urbain. De plus, ils dénie au contexte urbain d'être inscrit dans ou au sein d'une montagne, comme si la ville par principe était distante de la montagne. La mise en scène de la montagne serait intrinsèquement liée à un territoire défini comme montagnard. La difficulté à déterminer ce qui relève de l'urbain et du montagnard n'est pour autant pas résolue : en quoi Chamonix est-elle moins une ville que Grenoble et inversement, en quoi est-elle plus montagnarde ? Sans aucun doute, dans le regard que ces guides portent sur leur propre espace de vie. Cette manière de faire serait peut-être tellement devenue leur, qu'ils ne pourraient l'envisager ailleurs que dans leur vallée. Il y a fort à parier que, si



cette même photographie avait été proposée sans l'immeuble en arrière-plan tout en rapprochant artificiellement la montagne, les discours auraient été bien différents.

- 41 La stèle n'est donc pas à son emplacement normal car elle est en ville, c'est-à-dire dans un lieu où il n'y aurait, selon eux, pas de guides, en tout cas, pas de montagnards. Sans guide, sans montagnard, sans individu ayant cette désignation sociale, on ne peut donc retrouver ce type d'objet qui semble en fin de compte lui être réservé.
- 42 Une autre partie des guides, généralement plus jeunes, s'intéresse de plus près à la localisation de ce fameux immeuble. Fiers de montrer qu'ils l'ont identifié : « *Là on est à Grenoble. Y a un bout des Trois Tours<sup>4</sup>, là !* » Ou encore :
- « - Ah, ça, c'est à Grenoble ! C'est une espèce de... c'est un schiste.  
 - Et qu'il y ait ce genre de choses à Grenoble, ça vous fait penser à quoi ?  
 - C'est pas étonnant à Grenoble, c'est pas étonnant du tout [...]. Ça me paraît, ça me paraît vraiment normal. Il doit pas être le seul. »
- « On comprend à l'évidence que ce sont des gens [...] pour qui la montagne a été un élément constitutif de leur vie... de leurs choix, de tout ce qu'ils ont fait. [...] C'est une manière d'accepter leur vie au-delà, de dire, c'était ça leur choix, on l'a reconnu on l'a accepté, on l'a admis. Peut-être qu'ils en sont morts et qu'on leur en veut pas. Alors que ce soit en ville ou en montagne, c'est pas ça l'important. »
- 43 Cette stèle semble donc à sa place pour les uns, et totalement déplacée pour d'autres. Ces deux types de discours produits sur ce même artefact cohabitent et, quoique contradictoires, confirment malgré tout, pour une bonne part, l'indissociabilité de la mise en scène de la montagne d'un contexte catégorisé comme montagnard. Tous ne font pour autant pas *avec*. Les premiers semblent enfermer l'objet dans une identité de fait, alors que les seconds laissent ouverte cette possibilité à tout un chacun de *faire avec*. Le lien à la montagne peut donc se construire pour ces derniers, à l'inverse des premiers pour qui il s'imposerait par l'espace. Dans ces deux types de discours, c'est en réalité seulement l'idée de montagne qui se déplace et change de nature. Pour certains guides, la montagne semble s'étendre jusqu'à la ville de Grenoble voire même au-delà, en étant un contexte de pratiques. Alors que pour d'autres, elle reste confinée dans les hautes vallées, un territoire où l'on ne pourrait pas faire fi des contraintes naturelles liées au climat et au relief. Ces différents types de discours dépendent évidemment de la personnalité même des différents guides et de leur propre construction identitaire, le lieu de naissance et l'âge jouant souvent un rôle.
- 44 Ces deux positions antagonistes découlent sans doute en partie de l'évolution du métier de guide qui se transforme parallèlement à l'évolution de la conception de la montagne et de l'alpinisme que se construit la société ; comme l'expose Renaud de Bellefon (2003). De façon très caricaturale ici, il est possible de retenir que, lors de son apparition au XIX<sup>e</sup> siècle, le métier de guide est profondément lié et interdépendant avec la vie montagnarde ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui. Un guide de haute montagne n'est plus forcément né dans une haute vallée et plus encore, et n'y vit pas non plus forcément au quotidien.
- « Moi maintenant je fais une différence entre les alpinistes et les montagnards. À la limite, pour moi, les montagnards ça se rapprocherait plus de la personne qui est paysan en montagne plutôt que de l'alpiniste. L'alpiniste c'est, c'est dans le sens pur du terme. C'est un technicien de la montagne qui va grimper quoi... C'est ça quoi et dans ces alpinistes, y en a beaucoup qui sont guides et puis dans ces guides, y a pas beaucoup de montagnards finalement quoi, donc voilà. Pour moi y a une grande différence. »

- 45 Ce lien distendu avec la montagne comme milieu de vie, avec le terroir en quelque sorte, pourrait expliquer en partie que la mise en scène de la montagne, à travers ces artefacts du souvenir, paraisse acceptable ou non selon les acteurs rencontrés. Les uns ne semblent pas avoir construit de lien spécifique sur l'ancrage en montagne. Ils développent alors une conception de l'identité qui s'émancipe des origines et des ancrages spatiaux, mais qui se joue plutôt sur le type de pratique sportive de la haute montagne. Dans ce cas de figure, le contexte spatial ne peut à lui seul définir l'artefact et sa mise en scène par sa simple localisation. Ce sont d'autres critères qui entrent en ligne de compte comme la pratique de la haute montagne, le contexte de la mort, etc. Les autres se trouvent et se sentent profondément ancrés. Ils admettent que des blocs de granite jouent le rôle de stèles funéraires, parce qu'ils pensent que cette manière de faire relève d'une tradition spécifiquement montagnarde qui les définit collectivement. Le contexte spatial, dans lequel l'artefact se situe, semble alors en réalité le définir dans sa totalité et rendre impossible sa présence dans tout autre type d'espace.
- 46 Les divergences des positions énoncées à partir de cet exemple soulignent la capacité des artefacts à opérer simultanément dans des configurations sociales bien distinctes. La position de guide de haute montagne n'uniformise pas l'ensemble des constructions identitaires en perpétuelle définition, pas plus que les artefacts ne figent une seule et unique conception de la montagne. Ces récits montrent enfin qu'un même artefact, selon les acteurs, peut tenir le rôle d'opérateur spatial configurant de multiples constructions identitaires en même temps qu'il peut constituer un attribut essentialisant et authentifiant une identité.
- 47 La diversité des positionnements, exprimés par les guides à partir de ces photographies, permet de battre en brèche cette évidence trop simple qui ressortait de l'analyse des mises en scènes *in situ*, où une certaine forme de déterminisme semblait régir les liens entre la manière de mettre en scène le souvenir et leur contexte spatial. Si cette évidence existait, les positionnements et donc la place octroyée à ces différentes mises en scène, auraient dû être toutes similaires ou, en tous cas, relativement proches, ce qui n'est pas vraiment le cas.

## Conclusion

- 48 Croiser les récits produits dans ces deux contextes d'interaction bien distincts se révèle être un dispositif tout à fait intéressant pour mettre en relief la multiplicité du *faire avec l'espace* à travers la relation que des individus nouent avec des artefacts du souvenir. Ces artefacts voient leur rôle d'opérateur spatial varier selon les situations d'enquête. Un même artefact, une même mise en scène, abordés dans deux situations différentes d'entretiens, ne produisent pas les mêmes discours, ils n'opèrent pas de la même manière prouvant, ainsi à la fois que la relation à l'artefact diffère avec le contexte, mais aussi que la matérialité interfère bien en permanence avec la réalité sociale. Ainsi, au sein des cimetières, les discours présentent une certaine forme d'homogénéité à travers l'énonciation de l'évidence du contexte « montagnard ». À l'inverse, la mise à distance imposée par les photographies conduit à des discours variés, parfois même largement divergents, mettant encore plus en évidence la capacité créatrice des individus faisant avec les objets.

49 De cette identité qui ferait avec l'espace, on peut alors se demander si l'identité « en soi » de l'artefact s'efface ou s'annule au bénéfice du processus d'identification à travers et autour des artefacts. Ou au contraire, ne serait-ce pas dans cet entre-deux que les constructions identitaires se jouent dans la rencontre entre ces deux conceptions de l'identité ? Une rencontre qui permet avant tout de cerner les décalages entre les intentions et la réalité des constructions identitaires, donc de saisir les processus en actes, l'identité en construction et non un état. Une rencontre qui permet encore, parmi d'autres choses, le passage d'une identité individuelle à une identité collective, d'une mémoire individuelle à une mémoire collective ou, au minimum, partagée par un collectif de plus ou moins grande taille. Car même dans la construction individuelle, subjective, l'individu fait aussi avec les autres et avec ce qu'ils pensent. Ils partagent et ce partage se fait avec des normes, des façons de faire, des croyances cristallisées dans un minimum de certitudes collectives. L'identité de l'espace, « *identity of place* », permet aussi l'identité avec l'espace, « *identity with place* ». C'est à travers la rencontre entre une identité affichée et le processus d'identification la reconnaissant comme authentique que la dimension collective prendrait forme. Lorsqu'une concordance se met en place entre une certaine forme d'identité essentialisée – donc évidente – et une forme d'identification collective, l'artefact peut alors jouer un rôle dans la constitution de la mémoire collective et en cela peut être considéré comme un marqueur identitaire. La réciproque serait aussi valable, puisque identité et mémoire se co-construisent. En revanche, l'artefact n'a pas d'efficacité sociale ou collective dans la construction collective d'une mémoire partagée si les processus d'identification sont uniquement de nature personnelle. Il resterait alors confiné dans l'intimité de la relation. Ce *faire avec* l'espace, vu à travers la relation aux artefacts, est donc multiple et n'est pas le garant d'une expression collective de l'identité et de la mémoire. Il est la preuve de la capacité inépuisable des jeux de placements qui s'opèrent entre des individus opérateurs et des artefacts opérants.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BAUDRILLARD Jean, 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, coll. « tel ».

BERDOULAY Vincent, 1995 [1981], *La formation de l'École française de géographie*, Paris, Éditions du CTHS.

BIGANDO Eva, 2013, « De l'usage de la *photo elicitation interview* pour appréhender les paysages du quotidien : retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante », *Cybergeo*, <http://cybergeo.revues.org/25919>

BLANDIN Bernard, 2002, *La construction du social par les objets*, Paris, PUF.

CANDAU Joël, 1998, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».

CHIVALLON Christine, 2003, « Une vision de la géographie sociale et culturelle en France », *Annales de Géographie*, n° 634, p. 646-657.

- COLLIER John, 1967, *Visual anthropology : photography as a research method*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- DE BELLEFON Renaud, 2003, *Histoire des Guides de montagne. Alpes Pyrénées*, Bayonne-Toulouse, Éditions du Cairn/Éditions Milan.
- DEBRAY Régis, 2000, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, coll. « Premier Cycle ».
- GARABUAU-MOUSSAOUI Isabelle, DESJEUX Dominique, 2000, *Objet banal, objet social. Les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris, L'Harmattan, coll. « Dossiers Sciences Humaines et Sociales ».
- HENNION Antoine, LATOUR Bruno, 1993, « Objet d'art, objet de science. Note sur les limites de l'anti-fétichisme », *Sociologie de l'art*, n° 6, p. 7-24.
- HOYAUX André-Frédéric, 2003, « Les constructions territoriales à l'heure d'internet : de la mobilité à la mobilisation », *Géographie et cultures*, n° 45, p. 111-133.
- JULIEN Marie-Pierre, ROSSELIN Céline, 2005, *La culture matérielle*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».
- LENCLUD Gérard, 2007, « Être un artefact », in O. Debary et L. Turgeon (dir.), *Objets et mémoires*, Paris/Québec, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/Presses de l'Université Laval, p. 59-90.
- LUSSAULT Michel, 2003, « Identité spatiale », in J. Lévy, M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 480-481.
- LUSSAULT Michel, 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset.
- MAUZ Isabelle, 2002, *Gens, cornes et crocs. Relations hommes-animaux et conceptions du monde, en Vanoise, au moment de l'arrivée des loups*, thèse de doctorat en sciences de l'Homme et de la société, Paris, ENGREF.
- MONDADA Lorenza, 2000, *Décrire la ville : La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos-Economica, coll. « Villes ».
- PETIT Emmanuelle, 2009, « Stèles funéraires et mises en scène de la montagne dans les Alpes Occidentales ou la construction 'évidente' d'une identité », in G. Boëstch et al. (dir.) *La mort en montagne*, Gap, Éditions des Hautes Alpes, p. 207-219.
- PETIT Emmanuelle, 2012, *Matérialisations du souvenir en montagne. Les enjeux identitaires des places et des placements*, thèse de doctorat en géographie, Université Bordeaux 3.
- RELPH Edward, 1980 [1976], *Place and placelessness*, Londres, Pion.
- SCHÜTZ Alfred, 1998 [1942-1966], *Éléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan.
- STOCK Mathis, 2006, « Construire l'identité par la pratique des lieux », A. De Biase et C. Rossi (dir.), *Chez nous. Territoires et identités dans les mondes contemporains*, Paris, Éditions de la Villette, p. 142-159.
- TOURAINÉ Alain, 1992, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard.

## NOTES

1. Ces récits ont été produits dans le cadre d'une thèse intitulée *Matérialisations du souvenir en montagne. Les enjeux identitaires des places et des placements* soutenue en 2012 à l'Université Bordeaux Montaigne.
  2. Cette pratique se trouve aussi dans les Pyrénées.
  3. Aussi bien pour la famille (nombreux sont encore les guides de la Compagnie issus d'une lignée chamoniarde) que pour la pratique au quotidien d'un métier à risque (au cours d'une carrière, rare sont les guides qui n'y accompagnent pas prématurément l'un des leurs).
  4. Cet immeuble à l'arrière-plan est en effet bien l'une des fameuses « Trois Tours », constructions emblématiques de la ville, réalisées juste avant les Jeux Olympiques d'hiver de 1968 qui s'y déroulèrent. Elles sont particulièrement identifiables par ceux qui connaissent un peu la ville.
- 

## RÉSUMÉS

Cet article est une invitation au développement d'une micro-géographie attentive aux individus, à ce qu'ils disent, à ce qu'ils font, et à ce qui légitime leur place, celle qu'ils veulent tenir et celle qu'on leur fait tenir, à travers les rapports sociaux qui se nouent et se dénouent autour des objets. À partir de l'exemple des stèles funéraires et des récits qui se construisent autour d'elles et avec elles dans le monde chamoniard, on propose ici de poursuivre les recherches engagées sur la capacité d'action des objets pour mettre en évidence leur rôle d'opérateur spatial des configurations sociales en train de se faire.

This paper is an invitation to develop a micro-geography that would pay attention to individuals, to what they say and what they do regarding the artefacts. Some artefacts legitimize their social position, as they translate it into the real space. The place they want to hold and the place they are put into by others reveal the social relations that artefacts create around them. The theoretical discussion is followed by the account of the results of a thorough study of grave markers in the French Alps (Chamonix Valley, France), as an example of what can be learned from a micro-geography approach.

## INDEX

**Index géographique :** Alpes

**Keywords :** Alps, identity, micro-geography, place, remembrance, spatial operator, social configuration, grave markers

**Mots-clés :** artefact du souvenir, place, opérateur spatial, configuration sociale, construction identitaire, Alpes

## AUTEUR

**EMMANUELLE PETIT**

Laboratoire Aménagement, développement, environnement, santé et sociétés (Adess) UMR 5185

Université Bordeaux Montaigne

emmanuellepetit@laposte.net